

François Brune

MÉMOIRES
D'UN
FUTUR PRÉSIDENT

« Gouverner, c'est parler. »

Le Président

Séquence 8

Mémoires d'un futur président

Au fil de votre été :

Liste des séquences proposés le jeudi...

- 21 juin. *Séquence 1.*
- 28 juin. *Séquence 2.*
- 5 juillet. *Séquence 3.*
- 12 juillet. *Séquence 4.*
- 19 juillet. *Séquence 5.*
- 26 juillet. *Séquence 6.*
- 2 août. *Séquence 7.*
- 9 août. *Séquence 8.*

Entré en campagne comme un cheval en pleine course, Mapon réussit son premier Tour en lui conférant un objectif évangélique : « Je veux tout donner à ceux qui n'ont rien sans rien prendre à ceux qui ont tout ».

(voir [séquence précédente](#))

V

Les résultats du premier tour furent honorables ; sans doute ne dépassais-je pas 35 % des voix, mais je laissais mes deux principaux concurrents loin derrière moi ; et comme F. Marchand l'emportait sur M. Racor, par 22,67 % contre 21,8 %, je n'avais plus que l'homme du P.C. dit F comme rival. Mes sociologues délimitèrent aussitôt le « segment critique de l'électorat » à travailler : c'était tout bonnement la gauche socialisante. Pour emporter le morceau, c'est-à-dire la plus grosse moitié des Français, la stratégie s'imposait d'elle-même : candidat de la Tradition au premier tour, je devais l'être de la Révolution au second. Du 7 au 9 octobre, je fis occuper les colonnes des journaux par mon « projet socialisant de capitalisme avancé, en douze points ». Mais ce fut le vendredi soir 10 octobre qu'eut lieu ma véritable entrée en scène, lors du fameux débat télévisé dont le souvenir est resté si vif dans toutes les mémoires.

Quand le spectacle commença, vingt millions de postes étaient allumés ; quarante millions de Français allaient assister en direct au duel du siècle. F. Marchand avait l'air contracté ; G. Mapon était seulement tendu vers la dimension nationale. En vérité, avec vingt millions d'images de moi répandues dans le pays, n'étais-je pas déjà un peuple en face du peuple ? Quant à Marchand, ce communiste épais aux lunettes mal chaussées, sans parler de son profil soviétique, je tenais pour impossible que la France se reconnût en lui.

Le tirage au sort donna d'abord la parole à mon adversaire, qui en profita pour remercier longuement ses « treize millions d'électeurs ». Je sursautai :

— Mais mon cher ami, vous n'avez eu que six millions de voix !

— Six millions sept cent mille, répliqua-t-il. Avec les six millions trois cents de Michel Racor, qui s'est rallié à ma candidature, cela fait treize millions !

— J'admire avec quelle liberté vous disposez de voix qui n'ont pas été les vôtres ! C'est de la cuisine électorale, Monsieur Marchand ! Les millions de voix socialistes sont aussi bien les miennes.

— Là, s'écria-t-il, je vous arrête...

— Vous voulez déjà arrêter tout le monde ?

L'assistance du studio éclata de rire : je marquais un point.

Et même deux.

Deux pour cent ! En effet, il faut rappeler qu'à côté de l'immense horloge qui minutait les temps de parole, un compteur lumineux indiquait en pourcentages, au fil du débat, les résultats d'un sondage instantané fait auprès d'un échantillon de Français représentatifs : les intéressés disposaient d'un clavier à deux touches, la touche « Marchand » et la touche « Mapon », et les claviers étant reliés à un ordinateur central, il suffisait à ceux qui changeaient d'avis d'appuyer sur la touche de leur nouveau candidat... Mon problème était donc de faire plus de touches que Marchand. Nous étions partis à égalité, 50 % / 50 % ; et, en une seule réplique, je venais de faire 2 % ! Le premier round était pour moi.

Il accusa le coup, domina son trac. Puis déchargeant son angoisse en agressivité, il entama un vaste procès du gouvernement. Il affirmait que j'étais responsable de tout :

— L'inflation, c'est vous. Les accidents de la route, c'est vous. La mort des vieillards, c'est vous.

Loin de l'interrompre, je me tus en pensant qu'il gas-

pillait, dès le début, son temps de parole. Il passa ainsi vingt minutes pour remonter de 48 à 50 %, sans parvenir à franchir la barre, car je l'y ramenaï à chaque fois en posant à bon escient une petite question :

— Est-ce que c'est mieux, à l'Est ?

Et la France, qui avait pour nous les yeux d'une fiancée hésitante, se reprenait...

Au début du troisième round, nous restions donc à égalité.

— Venons-en au social, dit-il. Mon principal souci, c'est la vie quotidienne des Français.

— Le mien aussi, intervins-je.

— J'en doute !

— Vous n'avez pas le monopole de la vie quotidienne des Français, Monsieur Marchand.

— Mais vous représentez ici une caste de privilégiés : vous êtes l'homme des grandes banques, des monopoles capitalistes et des grandes surfaces...

— Erreur, Monsieur Marchand : j'ai les voix de nombreux petits commerçants.

— Moi, je représente l'ensemble des travailleurs !

— Faux, j'ai des ouvriers.

— Allons donc, j'ai les électeurs les plus modestes, j'ai les pauvres paysans.

— Vous n'avez pas le monopole des travailleurs, Monsieur Marchand : j'ai des fraiseurs, j'ai des tourneurs.

— Et moi, j'ai les manœuvres, les balayeurs.

— J'ai des ouvriers agricoles.

— J'ai des immigrés !

— Et moi, des éboueurs !

Il marqua un temps d'arrêt sur ma réplique. Puis, triomphant :

— J'ai des infirmes.

Mais j'eus le dernier mot :

— J'ai des chômeurs.

Avantage à Mapon, par 51 % contre 49 %.

L'heure tournait. Le quatrième round porta sur les

institutions de la VI^e République. Seules nos définitions de la démocratie méritaient d'être retenues. La sienne :

— La démocratie, c'est le Parti unique.

Et la mienne :

— La démocratie, c'est l'art de confier à des « représentants » ce que le peuple ne serait que trop enclin à faire lui-même.

Score inchangé : ça n'intéressait pas les Français.

Le round suivant vit F. Marchand se hasarder sur le terrain de l'économie ; je l'accusai de vouloir désagréger notre société. Il refit le procès du régime ; je notai qu'il revenait toujours au passé, par incapacité d'envisager l'avenir. Il opposa le socialisme au capitalisme ; je récusai cette opposition :

— Qu'est-ce que le capitalisme ? Un socialisme pragmatique.

Il haussa les épaules, perdit 1 % à cause de ce vilain geste et, furieux, m'insulta :

— Vous n'êtes qu'un valet du Capital !

Nouvelle perte de 1 %. Je répliquai :

— Les travailleurs *aussi* sont des valets du Capital !

Et cela ne dut pas leur plaire, car j'y perdis les 2 % que je venais de gagner.

Au sixième round, par une sorte de connivence inconsciente, nous sentîmes qu'il fallait parler concret : la France était aussi une ménagère. Notre discours s'alimenta donc du prix du pain, du lait, du sel, sans oublier le coût du ticket de bus ou du litre de rouge. Marchand prétendit surtaxer le caviar pour détaxer le sauciflar.

— Et la brioche ? dis-je sur un ton informé, qu'est-ce que vous en faites ?

Il détourna la question et se mit, hors de propos, à poser le problème de l'huile que, pour son malheur, je connaissais.

— D'où vient cette huile ? demandai-je, d'un air instituteur.

— De l'arachide, répondit-il, interloqué.

Et cela lui coûta 2 %, pour s'être laissé réduire à un rôle d'écolier¹.

Au septième round, Marchand estima qu'il était nécessaire que le débat fût clair, mais s'embrouillant dans ses chiffres à cause des précisions que j'exigeais, il passa au plan affectif : son cœur aimait les Français, et tout ce qu'il voulait, c'était améliorer leur sort. Il reprit alors 1 %, quoique à mon sens cet étalage de sentiments fût maladroit. N'importe, pendant qu'il étalait son cœur, je concentrais mon tir. Quand il en eut fini avec ses émotions, je dis moi aussi qu'il fallait que le débat fût clair, et je fis un tableau précis et brillant de tout ce qui avait été accompli en France au cours des dernières années. Je pris 1 % ; malheureusement, en me passant la main dans les cheveux pour discipliner une mèche rebelle, je ne réussis qu'à me décoiffer d'avantage, et reperdis mon 1 %.

Sans me décourager pour autant, j'entamai la reprise suivante par une sorte de direct de la droite :

— Croyez-vous, Monsieur Marchand, que la France serait parvenue de nos jours à ce haut degré de développement économique si, en 74, vos amis Mitterrand et Marchais avaient accédé à la présidence ?

— Vous insultez leur mémoire ! s'exclama-t-il. Il est trop facile d'accuser des hommes qui ne sont plus, emportés par la vague de grippe asiatique de 79².

— J'ai fait part, à l'époque, de mon émotion.

— Vous êtes donc capable de sentiments ? fit-il ironiquement.

— On me dit réservé, notai-je, mais on sait que j'ai du cœur.

— Impossible ! dit-il. Le cœur est à gauche. A droite, on n'en a pas, même pour ses amis. Car enfin, le décès du chef de l'Etat...

1. *Note de l'éditeur* : Authentique.

2. *Note de l'éditeur* : Morts scripturaires.

— Que voulez-vous dire ?

— Il est de notoriété publique, Monsieur Mapon, que vous n'avez guère déploré la mort du président.

— Mais vous n'avez pas le droit de dire une chose pareille ! Vous oubliez mon cri, Monsieur, et je n'ai pas entendu le vôtre !

— Peut-être, mais depuis, vous vous êtes tu.

— Il est des circonstances, Monsieur, qui demandent une certaine réserve. Cela dit, je vous renvoie à mon interview du 25 septembre. Quant à vous, je note qu'on ne vous a pas beaucoup entendu.

— Erreur, fit-il : mon article du 15, dans *l'Humanité*, a montré combien, en dépit de mon opposition politique...

— Votre article, je l'ai justement sous la main, dis-je en le sortant de mes dossiers : vous n'y consacrez que 17 lignes au défunt, sur un total de 853 !

— Je regrette, mais dans votre interview, que j'ai également apportée, répliqua-t-il en brandissant un papier, vous n'octroyez que 18 lignes au disparu, sur 968 !

— Eh bien ? dis-je, estimant l'emporter d'une ligne.

— Eh bien, fit-il plein de mauvaise foi, mon rapport *lignes consacrées au chef de l'Etat/total des lignes de l'article* est supérieur au vôtre !

— Encore faut-il savoir lire entre les lignes !

— Il est trop facile d'alléguer les interlignes !

— Il y a des silences plus émus que le bruit des sanglots, Monsieur Marchand.

— Pas de grands mots, Monsieur Mapon : j'affirme que, loin de déplorer la mort du président, vous l'avez poignardé !

— C'est trop fort ! N'a-t-on pas déclaré dans votre entourage que certains septennats ont la vie courte ? Donc, vous *souhaitiez* le décès du président !

— C'est faux ! J'ai toujours respecté les personnes, et je n'ai pas manqué de ressentir jusqu'au plus profond de mon cœur...

— Taratata ! Vous n'avez pas le monopole du cœur, Monsieur Marchand !

Au cours de cet avant-dernier round, l'ordinateur s'affola, tant l'opinion des Français alternait au fil des répliques. Je descendis même à 49 % au moment où Marchand lançait sa redoutable accusation. Mais, après de nombreuses oscillations, le compteur devait se stabiliser sur le score de 50,5 % contre 49,5 %, à mon avantage. Alors vint le dernier round où, nous élevant au-dessus des mesquineries fatales d'un pugilat présidentiel, nous devons chacun déclarer notre foi à la France. Celle de F. Marchand fut classique : il répéta qu'il aimait non seulement la France, mais encore les Français. La mienne fut révolutionnaire : épris de justice, je jurai de transformer la société. Marchand m'interrompit :

— Vous, révolutionnaire ! s'exclama-t-il sans courtoisie.

— Je vous en prie, Monsieur Marchand : vous n'avez pas le monopole de la révolution, et votre temps de parole est épuisé.

« Oui, je suis révolutionnaire, repris-je en m'adressant à la France de Robespierre et de Proudhon. Je veux la révolution totale de notre société encore figée. Je veux CONDUIRE LA REVOLUTION, car elle ne m'intéresse que dans la mesure où je puis la mener à son terme.

« Or, un bref regard historique nous montre que la vraie révolution, celle qui change l'ordre des choses en profondeur, à l'insu des révolutionnaires amateurs eux-mêmes, la vraie révolution, dis-je, n'aboutit en général que lorsqu'elle respecte les institutions en place et ne tente de transformer l'ordre établi qu'en suivant le cours naturel de la légalité. La vraie révolution, en un mot, c'est celle qui ne craint pas d'utiliser *tout le temps* nécessaire pour transformer radicalement le monde.

« C'est pourquoi, loin de provoquer des violences révo-

lutionnaires, je révolutionnerai l'ordre existant pas à pas, jour après jour, avec l'aide de tous les hommes de bonne volonté. Nous bouleverserons ensemble les structures du régime par une interminable série de réformes insensibles — *insensibles*, c'est là le point. Ainsi serons-nous, tous unis dans un même élan, les vrais révolutionnaires de notre siècle, ceux qui *accomplissent* la révolution au lieu de la prophétiser.

« Ne nous y trompons pas : anticiper la révolution, ce serait faire *objectivement* le jeu de la contre-révolution ! Au contraire, si l'on considère le passé proche, on voit que la vraie révolution ne s'est pas faite chez Fidel Castro, mais chez Control Data. Voilà la perspective que j'ouvre ce soir au peuple français : c'est la voie d'une révolution qui, sagement, s'avance vers son terme futur, et promet aux enfants de leurs petits-enfants des jours meilleurs, même si le chemin est long et semé d'embûches ! Françaises, Français, vive la France ! Vive la Révolution ! »

— Mais c'est une argumentation jésuite ! s'exclama Marchand, hors de son temps de parole.

— Eh bien, lui dis-je, sachez-le : la Révolution sera jésuite ou ne sera pas !

Et ce mot final sonna comme historique car, instantanément, ma cote s'éleva à 53 %¹.

Alors reprit la campagne, plus routinière que jamais ; seuls les thèmes changeaient, ce qui obligeait mon ser-

1. *Note de l'éditeur* : Au terme de ce débat en partie authentique, la vérité historique nous oblige à rectifier ici une erreur de taille : Mapon n'eut pas comme adversaire au second tour F. Marchand, candidat du P.C., mais bien Michel Racor, candidat de la gauche provisoirement unie ! Ceci peut s'expliquer par une défaillance de mémoire du président vieillissant (voir note p. 200). En réalité, tout vient de ce que, ayant réussi à attirer des socialistes dans son gouvernement, Mapon éprouve le besoin rétroactif qu'il n'y ait plus rien entre les communistes et lui. Le moyen le plus efficace de refaire le monde, c'est d'écrire l'histoire.

MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

vice Discours à produire toujours du nouveau : à gauche, toutes !

Il y eut sur toute la France de nouvelles affiches géantes, et mon nouveau slogan : « *Donner à ceux qui n'ont rien, sans prendre à ceux qui ont tout.* »

Il y eut des calomnies de plus en plus acerbes échangées entre mon adversaire et moi, anonymement. En particulier, comme je mettais mon couple en avant, car le ménage français moyen éprouve le besoin de se sentir représenté sous les espèces présidentielles, mes adversaires firent répandre le bruit que j'avais empoisonné ma première femme, décédée entre-temps, pour épouser la seconde à des fins suspectes ! Que n'allaient-ils pas chercher ! J'y fis naturellement allusion au petit écran, en des termes aussi dignes que le procédé avait été odieux : « Les Françaises me comprendront » ; et l'incident tourna à mon avantage.

Il y eut les courses échevelées à travers toutes les régions de France, où je contactais personnellement les notables clefs fichés par mes services. Heureusement, le vol du Python XZ 19 me dynamisait et la stridence de ses réacteurs m'aidait à faire passer les déclarations les plus classiques pour les bombes les plus révolutionnaires. Ah, cette ambiance militaire !

Il y eut encore des monuments aux Morts, où je songeais à la fragilité de l'homme, raison pourquoi il faut le fortifier de mots. Il y eut encore des mains serrées et du cœur en écharpe tricolore. Il y eut encore des phrases-chocs que je donnais en pâture à des publics de gauche : « Le racisme ne passera pas ! » Il y eut enfin le thème du féminisme, que je fis triompher l'avant-veille du second tour, en présidant à la Mutualité le meeting des avortées.

Je venais pour promettre de libérer complètement l'avortement en le rendant gratuit, et sans encombre administrative ; selon Valérie, qui m'avait conseillé sur

ce chapitre, il fallait même « démedicaliser l'interruption de grossesse ». Pourquoi pas ?

Quand j'arrivai dans l'arène, l'ambiance était inoubliable. Elles étaient là plus d'un millier 1 343 d'après les services de Marcelinowski, 13 343 selon les organisateurs. Rien que des femmes dans toutes les tenues, dont celle d'Eve. Il y en avait de toutes les races, on avait fait appel à l'étranger ; il y en avait de tous les âges, de la fillette violée à la vieille fille qui l'enviait ; il y en avait de tous les niveaux, de l'agrégée de philosophie à la lectrice d'*Elle* et *Lui* ; il y en avait enfin, selon certains, de tous les sexes... On comptait même, me dit-on avant que j'entre, des duchesses libérées qui, en passant au M.L.F. avaient changé d'aristocratie. Et cette pluralité de dames était d'autant plus sympathique qu'à mon entrée, elles criaient toutes comme un seul homme :

Nous-sommes-toutes-des-a-vor-tées !
Nous-sommes-toutes-des-a-vor-tées !

Une animatrice chauve, à lunettes noires et en pantalon, scandait le mugissement de la foule à l'aide d'un parapluie refermé qu'elle agitait verticalement, symbole phallique. De part et d'autre de la tribune, sous des banderoles intitulées « La Fête », de richissimes O.S. pratiquaient à la chaîne des avortements libres, mais non encore gratuits. Dans la salle, c'était une atmosphère passionnelle et vengeresse ; on transpirait de fureur ; certaines brandissaient même, hors de leurs sacs à main, les restes de leurs avortons dans des sacs en plastique.

Pour déculpabiliser mon auditoire, je fus d'abord tenté de crier à l'unisson que, moi aussi, j'avais avorté, mais le trait me paraissant un peu gros, je me contentai de dire tout haut combien, en tant qu'homme, que citoyen, que mari et que père, je les approuvais de l'acte qu'elles avaient eu le courage et l'honnêteté d'ac-

MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

complir sans bavures et à moindres frais. Cet exorde plut et me valut une écoute d'une intensité quasi religieuse. Alors, je repris le fond de la question. Éliminant tout verbiage superflu, je procédai par une série de justifications précises et percutantes, propres à être recueillies par les journaux. Effectivement, *Faubourg-Soir* groupa le lendemain, sous le titre « Les Dix Commandements de Mapon », les extraits suivants :

« Aux mots d'avortement, trop sanglant, ou d'interruption de grossesse, trop neutre, je préférerais, quant à moi, l'expression de *délivrance anticipée*, puisqu'il s'agit de la Libération de la Femme. »

« A supposer que l'avortement soit un crime, on notera qu'il a toute l'innocence des cas de légitime défense. Une femme digne de ce nom doit supprimer dans l'œuf le poupon aliénant qui menace la qualité de sa vie. »

« Un gosse mal désiré est un enfant malheureux : il faut *l'interrompre* avant terme ou à terme, dans son bien. Laisser vivre un débile, un infirme, un caractériel ou un marginal, c'est l'assassiner *moralement* en le vouant au malheur. Au contraire, écarter un embryon du chemin de la vie, c'est en somme lui conseiller une autre promenade. »

« Il est impossible que les fœtus soient des hommes, car si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas humains en les supprimant. »

« A cet âge-là, mieux vaut mourir que souffrir. »

« Il n'y a pas de déterminisme biologique au nom duquel on puisse prétendre que le fœtus soit un homme en puissance. Ce serait là une conclusion hâtive, irrationnelle, métaphysique, issue de notre tendance mythique à l'anthropomorphisme. Seuls sont hommes ceux que la société reconnaît tels. »

« Le fœtus est comme le socialisme : il n'est défendable qu'à partir du moment où il présente un visage humain. »

MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

« L'explosion démographique nous fait un devoir d'avorter partout où menace la crise du logement. On notera que l'élimination des bébés *avant* naissance permet d'éviter l'encombrement des cimetières. »

« L'impératif d'avorter a une dimension mondiale : l'humanité se doit d'éliminer certaines sociétés embryonnaires pour préserver la qualité de la vie des civilisations développées. Car il ne suffit pas d'enfanter des peuples : encore faut-il sélectionner les races qui méritent d'être sauvées, dans un monde où manque la place pour tous. *Delenda est Carthago*, disaient nos grammaires... »

« La logique de l'interruption de grossesse devra, dans des temps proches, s'appliquer à ces grands bébés séniles que sont les travailleurs en retraite. La délivrance anticipée de la vieillesse leur permettra ainsi d'aller ressusciter avant terme dans un monde meilleur. Car la durée de vie des individus ne doit pas gêner la qualité de vie des sociétés. A notre époque, il faut désacraliser la personne humaine. »

Il faut désacraliser la personne humaine ! Ma formule retentit dans une atmosphère vibrante. J'avais touché juste, en apportant à mon public la caution d'une autorité politique et les justifications d'un humanisme moderne. De folles acclamations jaillirent des femmes libres, qui ne semblaient jamais devoir s'arrêter. Au comble de la libération, certaines scandaient même : « A-bas-la-pesanteur ! A-bas-la-pesanteur ! » Un groupe de chevelues se mit à danser au beau milieu de la salle la « Danse du Sexe et de la Mort », autour d'une croix phallique représentant un embryon géant, qu'elles invectivaient en criant : « A bas les tabous ! ». Pris par l'ambiance, je lançai à mon tour : « Fœtus-fasciste, fœ-tus-fas-ciste, fœtus-fasciste ! », slogan qui fit aussitôt fureur dans la foule, grâce à l'allitération en *f*. Il n'y eut de confusion qu'au fond de la salle où certaines, ayant mal entendu, vociféraient par erreur :

« Phallus-fasciste ! Phal-lus-fas-ciste ! Phallus-fasciste ! »
Ah ! que ces femmes étaient un bon public !

Après un quart d'heure de déchaînements divers, je répondis aux questions de mes futures électrices, et je n'eus à déplorer qu'un incident en fin de soirée. D'une extrémité de la salle, en effet, dans un groupe de dames qu'on distinguait mal, une auditrice me demanda si, en même temps que je libérais totalement l'avortement, je ne pouvais pas rétablir le duel :

— La seule différence, remarquait-elle, c'est que dans le duel, le fœtus adulte peut se défendre à armes égales, ce qui est encore plus moral que dans le cas légitime d'interruption de grossesse.

Séduit par cette proposition, j'allais y répondre favorablement, d'autant plus que le duel librement consenti libérerait notre Justice d'un tas de contentieux sans fin, lorsque, tout à coup, une rumeur de scandale parcourut la foule : intriguées par la nature de la question, les organisatrices avaient fait braquer un projecteur sur le fond de la salle, et l'on s'aperçut, ô stupeur, qu'il y avait là un véritable commando de femmes grosses qui, entrées Dieu sait comment, pointaient au-devant d'elles des ventres provocateurs. Je vis avec émotion l'instant où la foule des femmes libres, justement offensées par le spectacle de l'oppression maritale qu'on étalait à leurs yeux, allait se ruer sur les provocatrices phalliques pour les libérer de leurs fardeaux en les étripant. Fort heureusement, mon service d'ordre veillait : il encercla les enceintes et les expulsa en quatrième vitesse, après vérification d'identité évidemment.

Tout marchait pour le mieux. Déjà, je composais dans ma tête mon futur gouvernement. Je passais en revue mes militants ; j'éliminais les arrivistes, trop dangereux, les doctrinaires, trop peu réalistes, les zélés importuns qui croyaient avoir travaillé pour moi, les mécontents qui s'étaient aperçu que je n'avais pas tenu

compte de leurs papiers, les célibataires qui compensaient leur manque de femme dans l'action politique, les mariés qui au contraire y fuyaient leur épouse, les trop jeunes loups, les éternels anciens combattants, bref, tous ceux qui voulaient m'asservir aux services qu'ils m'avaient rendus ; je choisissais parmi mes hommes ceux qui, à l'inverse, seraient pour moi des exécutants dynamiques dénués de préoccupations métaphysiques ; je m'imaginai présentant mon équipe de ministres à la télévision... quand Fouchcard fit irruption, aux cent coups :

— Patron, on en a tué deux !

— Vous ne pouvez pas dire président, comme d'habitude ?

— Mais il s'agit de deux hommes qui...

— Et puis, on frappe avant d'entrer : j'aurais pu être en compagnie de Valérie !

— Mais ils sont morts !

— Eh bien, faites-moi une note.

— Mais nous les avons tués !

— Excusez-moi, mais j'ai compris.

Il était six heures du matin ; Fouchcard avait sillonné la capitale et la banlieue toute la nuit, avec le C.P.M. de Paris : nos Comités de Protection de la Majorité étaient, en effet, des groupes organisés pour veiller aux mœurs électorales un peu partout en France ; ils agissaient la nuit, où le bon ordre de la campagne était menacé ; il s'ensuivait parfois des rixes avec des colleurs d'affiches adverses ; et comme ceux-ci ne désarmaient pas, nous avons obtenu des armements de Marcelinowski pour la sécurité de nos militants, ce qui leur permettait de jouer d'une certaine intimidation dissuasive, par légitime défense anticipée. Bien sûr, certaines fusillades à blanc étaient permises comme faisant partie de la règle du jeu ; mais il n'était nullement question de mettre en danger la vie des militants ennemis : là-dessus, mes ordres étaient formels.

MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

Or, voici que Fouchcard m'apprend que...

— Deux tués ? lui dis-je. Où cela ?

— A Arras : je viens de l'apprendre en rejoignant le Central.

— C'est peut-être un accident. Qui est au courant ?

— La gendarmerie, la presse locale...

— Deux tués, il n'y vont pas de main morte, dans la région ! Connaît-on leur identité ? Allons, parlez Fouchcard, vous êtes là tout paralysé, comme si l'on ne devait pas s'attendre à cela un jour ou l'autre ! Parlez, faites comme moi.

— Eh bien, il y a un communiste.

— Un communiste ? Bien. Un ouvrier ?

— Non, un député.

— Un député ! Aïe. Oh, après tout, non : c'est populairement moins dangereux. A Arras ? Mais alors, c'est Maurice Duchais. L'idiot ! Quand on est député, on ne va pas coller les affiches avec les gens de la base ! Comment voulez-vous que nos commandos distinguent ?

— Je sais bien, Patron.

— Président. Et l'autre ?

— On ne sait pas très bien. C'est une femme.

— Une femme ? Qu'allait-elle faire dans cette galère ? Elle faisait de la politique ?

— Paraît que non. C'est une femme du voisinage : en ouvrant la fenêtre pour voir ce qui se passait, elle a récolté une balle perdue.

— Maudite curiosité féminine ! Elle est morte sur le coup ?

— Non, à l'hôpital, une heure après.

— Mais alors, elle a fait des déclarations ?

— Non, j'ai vérifié. Elle est restée dans le coma. Elle n'a rien pu dire.

— Parfait. Mourir sans un mot, quelle admirable mort !

Deux morts, c'était tout de même lourd. Passe encore pour le communiste ; mais cette femme... Mes électrices !

MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

— Tout le monde va plaindre cette innocente victime, estima Fouchcard.

— Elles ont bien de la chance, les victimes, d'être innocentes !

— Il sera impossible de cacher la vérité.

— Ça, c'est une autre histoire.

— On va nous traiter publiquement d'assassins !

— Allons, allons, Fouchcard, nous sommes *tous* des assassins.

— Deux morts !

— Que voulez-vous, on ne fait pas d'omelettes sans casser des hommes !

— Vous parvenez à plaisanter, vous ?

— Non, j'affronte. J'évite de faire un drame de ces deux morts. Mon rôle l'exige. Pour se montrer à la hauteur des circonstances, il est parfois utile de les minimiser.

Trois heures après, la nouvelle était connue. Un sondage officieux fait à la hâte par mes services indiquait une baisse immédiate de ma cote, de 1 %, peut-être même 2 %. Le parti communiste allait naturellement grossir l'incident, hausser le ton, parler de lutte des classes aux conséquences sanglantes, flétrir une fausse démocratie où règne le grand capital, organiser des défilés et des meetings populaires, réclamer des funérailles nationales, que sais-je encore ? Nous étions à la veille du scrutin : tout pouvait être perdu, ou gagné, en quelques heures d'information. Aussi résolument optimiste qu'un politicien au creux de la vague, je décidai d'occuper le terrain des agences de presse, de la radio et de la télévision. Il était temps car, à midi, je descendais officiellement à 49,5 %.

Je rassurai d'abord mon équipe : notre arme devait consister à retourner la campagne montée contre nous, en accusant nos adversaires de déplorer à des fins poli-

MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

tiques la mort de ces malheureux. Montrant l'exemple, je déclarai aux informations de 13 heures : « Ces décès sont accidentels ; les exploiter à des fins électorales serait criminel », pendant que, sur une autre antenne, F. Marchand y allait de sa harangue antiféodale. Je revins à mon état-major, et là, j'orchestrai une série de communiqués et de déclarations, issus des mille et un groupes ou personnages qui me soutenaient. L'après-midi y passa. Il y avait plusieurs variantes dans la gamme de nos publications : certains communiqués niaient l'événement ; d'autres n'y voyaient qu'un règlement de comptes entre des voyous, parmi lesquels ils ne s'étonnaient pas de trouver un député communiste ; d'autres réclamaient qu'on fît toute la clarté sur l'affaire, visiblement montée par l'opposition pour salir la majorité ; d'autres y ajoutaient que, ce faisant, le parti avait voulu en même temps se débarrasser de Duchais, que ses sympathies gauchistes rendaient gênant au Comité central ; d'autres déploraient ; d'autres aspiraient à des mœurs enfin démocratiques dans notre pays ; d'autres lavaient aussi bien le « Parti » que la « Majorité » de ces homicides « d'origine privée et passionnelle » ; mon état-major lui-même enfin faisait remarquer qu'il n'avait rien à voir dans cette affaire qui ne pouvait que lui causer du tort, ce qui prouvait assez son innocence.

Au journal radiodiffusé de 19 heures, sur un poste périphérique, je revins parler aux Français, encouragé par une remontée de ma cote à 49,95 %. Là, m'élevant au-dessus des querelles de partis et de l'objectif immédiat de ma propre campagne, j'affirmai mes plus profonds regrets et je rendis un très long hommage, tant à mon camarade de l'Assemblée nationale, que j'avais bien connu, qu'à cette pauvre femme, que je ne connaissais pas, mais qui symbolisait déjà à mes yeux la France, cueillie par le Destin au beau milieu de son existence de mère, d'épouse, de citoyenne enfin. Je promis des obsèques solennelles pour l'un et l'autre, au cas où la nation me porterait à la magistrature suprême. Je

MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

réclamai encore qu'une minute de silence fût observée le lendemain dans tous les bureaux de vote, à la mémoire des disparus. J'exigeai enfin que toute la vérité fût faite sur l'affaire, seul moyen de faire soupçonner d'autres que nous : « Il y a des circonstances, Fouchcard, où la vérité est encore ce qu'il y a de moins nuisible. »

Mon honnêteté retourna la situation. En couvrant les cadavres de fleurs, j'enterrai l'affaire : le parfum du bouquet chassa l'odeur des morts. A vingt et une heures, je remontai à 51 %. Mais on avouera que cet épisode fut magnifiquement joué de notre part, car enfin... Imaginons une seconde que l'événement eût été inverse, qu'un de nos militants fût supprimé par nos adversaires d'extrême gauche... Oh, Dieu, quel atout électoral c'eût été ! J'aurais tout de suite flétri l'acharnement criminel d'une opposition assoiffée de pouvoir, j'aurais maudit mes rivaux excités par les plus bas mobiles de l'ambition politique, j'aurais clamé au pays combien... J'aurais... Mais le destin est le destin : les choses se passèrent ainsi, et pas autrement !

(à suivre)